Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 59 (1921)
Heft: 32

Artikel: Royal biograph
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-216598

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 03.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

heures. Un coup de sonnette. Je lâche tout, je vais répondre.

Trois Vaudoises, tête nue, haletantes, ennuyées, m'apportent ce message ahurissant :

— Mademoiselle la Présidente fait dire que la course n'a pas lieu; elle a téléphoné à la Vallée ce matin, il y fait mauvais temps.

— C'est un peu fort, dis-je. Je vais aller téléphoner moi-même pour savoir qui, là-haut, nous cause pareille déception.

Sans me donner le temps d'éteindre le gaz, ni fermer la porte de ma demeure, je descends la rue avec ces dames; on en rencontre deux, trois qui vont déjà à la gare. Elles viennent toutes avec moi chez le boulanger d'où je téléphone.

Ecoutez, vous voulez rire, cher lecteur :

— Le Pont, s'il vous plaît.

— Il faut payer la surtaxe, le bureau du Pont n'est pas encore ouvert.

— Bien, merci.

— Aloo ! voilà Le Pont.

— Bonjour Monsieur. Est-ce vous qui avez répondu ce matin à 5 heures à une dame de Montreux ?

— Oui; elle m'a arraché brusquement des bras de Morphée pour me demander si ce ne serait pas prudent de renvoyer la course à cause du froid. Croyant qu'en effet il faisait froid, je répondis que le temps n'était pas propice pour promener des demoiselles légères et court-vêtues. C'est prudent d'attendre un temps meilleur.

— Oh ! bien, Monsieur, vous nous en faites une belle ! Il vous faut maintenant contremander nos camions et nos dîners.

— Entendu ! Au revoir.

— Au revoir et... merci, Monsieur.

Déconfites, navrées, furieuses, nous remontons lentement la rue. Pour peu l'on désobéirait à l'ordre présidentiel, mais comment réunir en quelques instants les participantes de la contrée de Veytaux à Clarens en passant par Glion, Chernex, Chailly ? Car elles sont avisées elles aussi du contr'ordre, elles sont certainement retournées se coucher ! Retournons-y aussi !

Mlle la Caissière propose :

— Avisons quand même le chef de gare qu'il ne délivre pas de billets si, par hasard, quelque Vaudoise arrive, sans savoir qu'on ne part pas.

Au même moment, on entend les trois coups avertisseurs que le train quitte Montreux. Plus le temps d'aller fermer ma porte; d'ailleurs c'est là tout près, je vais rentrer.

Lecteur, riez d'avance. La suite vous dédommagera de ce long préambule.

(A suivre.) W.

BON APPÉTIT. — L'assesseur X. entrait l'autre jour comme une bombe au café en criant :

— Servez-moi vite une douzaine de petits pâtés et trois décis de vieux; mais dépêchez-vous; il faut que je sois à la maison à midi pour dîner et il a déjà sonné trois quarts.

A L'EXAMEN. — Dans un examen de mioches :

— Pourquoi Adam a-t-il mordu la pomme ?

— Parce qu'il n'avait pas de couteau.

C'ÉTAIT EN 1815

NOUS devons à l'obligeance de M. Jules Maillard, inspecteur fédéral des fabriques, communication d'une curieuse lettre, absolument authentique, adressée de Lausanne, le 2 janvier 1815, à un soldat de cette ville en garnison à Genève.

Nous en relevons un ou deux passages particulièrement intéressants par l'aperçu qu'ils nous donnent des mœurs et de la mentalité de cette époque. Voici.

* * *

...La maman, Adèle et moi nous avons passé Silvestre comme tous les autres jours de l'année, c'est-à-dire elles deux en tête-à-tête dans leur cabinet et moi près de mon feu, sans avoir eu âme vivante chez nous.

La bonne Adèle va à un Bal ce soir à la Salle Duplex (ancien théâtre de Martheray où est aujourd'hui la Chapelle de l'Eglise libre); c'est un *Piquenik* qu'elles ont arrangé entre plusieurs jeunes demoiselles; elles fournissent le souper; et les Messieurs, la salle éclairée, les vins et rafraîchissements et les musiciens (les quatre Hoffmann).

4 QUINZE JOURS DANS LE HASLI

Le gros métayer qui fumait une pipe à large foyer, ôta la pipe de sa bouche, et dit en clignant de l'œil :

— Eh ! eh ! Milord, nous pouvons arroser aussi le tout d'un coup de vif. Vous verrez, j'ai de la bonne eau-de-vie de gentiane. Ça réchauffe l'estomac. Hein, qu'en dis-tu, Frantz ? Tu la connais, toi, mon gars.

— A table, vite là, dehors sur le verdure, fit l'Anglais.

Il débrida son âne pour qu'il pût brouter dans les environs, et vint prendre place sur le banc de bois qui longeait une vieille table de sapin, plantée dans le sol, devant le chalet. Frantz et le vacher s'assirent en face de lui. La ménagère servit le repas dans des écuelles de bois. C'était la soupe matinale de la famille, et les produits de leur industrie laitière, Il fallait briser le pain avec une hache et le laisser tremper. Milord faisait une piteuse grimace.

— Toujours cette chose blanche ! du soupe au lait ! du beurre au lait ! du crême au lait ! du pain au lait et du petit-lait pour vin bouché !

— La gaîté assaisonne tout ça, fit le gros fruitier, en fermant son couteau et en reprenant sa pipe. Allons, la marmaille, montrez à monsieur votre savoir.

Les enfants se réunirent et chantèrent en quatre quelques tyroliennes, fort enrichies de modulations aiguës, trillées et gutturales. Lorsque leurs *lieders* cessèrent, l'Anglais dit :

— Je aimais beaucoup les la, la, la itou, avant une bonne repas, comme à l'hôtel du Giesbach; mais après une mauvaise repas, je aimais mieux qu'on serve autre chose.

— Autre chose ! Attendez, milord, fit le vacher.

Il alla chercher un petit canon chargé, y mit le feu. Le coup partit et l'artilleur dit :

— Ecoutez, écoutez, l'effet de l'écho de notre montagne; il répète dix-sept fois, dix-sept fois la détonation.

L'Anglais se leva impatienté, et Frantz lui chuchota à l'oreille :

— Hélas ! milord, il faudra vous contenter de ce dessert. Dans ces alpages sauvages, il n'y a pas autre chose.

— Demain, je redescendre au vallée, pour faire une bonne dîner.

Il rebrida son âne, se mit à califourchon, et suivit Frantz qui s'empressait de rattraper le temps perdu.

III

A l'embuscade de chasse.

Rien n'est plus trompeur que l'appréciation des distances dans la montagne. Certains fouillis pittoresques, certaines jolies terrasses gazonnées qui paraissent situées à quelques pas, exigent des heures de marche pour les atteindre. Frantz, après avoir jeté ses regards sur deux pics lointains derrière lesquels se trouvait un gîte très fréquenté par les chamois, avait reprit son mutisme de chasseur; il marchait la tête basse, le fusil passé en bandoulière, la main gauche appuyée sur la gibecière et la droite armée de la pique ferrée du montagnard. L'Anglais le suivait à quelques pas, lui adressant de temps en temps des paroles auxquelles il ne répondait que par monosyllabes. Autour d'eux, les chalets disparaissaient à droite et à gauche; les champs verts devenaient plus étroits, mais les plaines de glace et de neige se rapprochaient, ce qui indiquait qu'ils s'élevaient de plus en plus vers les régions éthérées et froides.

Arrivés au dernier chalet de cette sauvage contrée, Frantz proposa à l'Anglais de s'y arrêter pour l'attendre, tandis qu'il irait reconnaître si les chamois étaient revenus prendre possession de leur ancien gîte.

— No, no, fit l'Anglais. Je voulais pas quitter vous. Je paie pour toute voir.

— Alors, laissez votre âne ici, car il ne sera pour nous qu'un embarras. Peut-être nous faudra-t-il coucher sur la glace, et il en pourrait périr.

— Moâ, me séparer de mon *dær ami ?* oh ! no, il a été souvent ma camarade de fit, et son chaleur il entretient mon chaleur.

— Mais pourra braire, et faire fuir le gibier.

— Je défende à lui cette injure, et j'ai le moyen de lui faire taire son trompette.

— Puisque vous m'assurez de son silence, en route. Bientôt nous allons voir les chamois.

— Voir le chamoite, s'écria l'Anglais. Tout de suite, je veux être une chasseur comme dans le Angleterre de moâ.

Remontant son fusil *pocket,* il se le passa en bandoulière, ouvrit son grand rifflard *pocket* pour s'abriter des rayons solaires, et houspilla son grison avec la houssine, pour lui donner des jambes.

La caravane se remit donc en route, et se dirigea vers des parois abruptes très bouleversées. Le long de ces parois s'étendait une longue bande grise bleuâtre, offrant de loin en loin des carrés de verdure, petites oasis, tout diaprés de fleurs, et qui d'un côté étaient suspendus sur le bord d'un profond abîme. Mais pour arriver à ce passage difficile, le seul qui fut praticable pour atteindre le gîte où Frantz visait, il fallait traverser un ou deux champs de neige durcie, névés de création plus ou moins récente, suivre une gorge déchirée et semée de blocs de rochers, entassés les uns sur les autres par leurs chutes des parois verticales voisines.

Après de nombreuses difficultés péniblement surmontées, ils atteignirent enfin leur destination au moment où le soleil descendait à l'horizon. Que de luttes, que d'obstacles ils avaient dû vaincre ! L'Anglais était tout meurtri; l'âne boitait et avait laissé une partie de sa peau aux angles des rochers; Frantz inondé de sueur tombait de lassitude.

— En voilà assez, dit-il en se couchant sur la terre. Il y a un peu de fine herbe pour l'âne, nous coucherons ici cette nuit, et demain matin, avant le jour, nous ouvrirons la campagne.

L'Anglais jeta un regard triste autour de lui. Jamais site n'avait revêtu un aspect aussi désolé. C'était l'horreur du chaos joint aux attractions vertigineuse des abîmes.

— Bi god ! s'écria-t-il, la hôtellerie, il n'être pas du premier ordre. Pauvre Mouni ! c'était le nom de son âne, nous dormir ensemble.

Il se mit à le prendre par le cou et à le caresser avec tendresse. Le roussin se laissait faire.

— C'est une crâne bête, fit Frantz. Il a passé par des passages où tout autre que lui aurait laissé la vie.

(A suivre.) M. CATALAN

Comme madame. — Faustine arrive du marché.

— Elle ne paie pas de mine votre dinde, lui fait observer sa maîtresse.

— Attendez seulement queje l'ai bourrée de truffes ; c'est comme madame quand elle n'a pas fait sa toilette.

ROYAL BIOGRAPH. — Cette semaine verra la fin de *Mathias Sandorf,* la splendide adaptation cinématographique d'après le célèbre roman de Jules Verne. Mais le principal attrait du nouveau programme sera certes la vision du grand combat de boxe *Carpentier-Dempsey,* un film authentique pris à Jersey City, le 2 juillet 1921, et nous montrant toutes les phases du prodigieux combat que soutint le souple Georges Carpentier contre Dempsey. Ce film fera certainement sensation parmi les adeptes de la boxe. Enfin, *Le Salut de Fatty,* un succès de fou-rire. Dimanche 7, matinée ininterrompue dès 2 h. 30.

PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE
PHOTO-PALACE - LAUSANNE
1, Rue Pichard Rue Pichard,

Vermouth NOBLESSE
DÉLICIEUSE GOURMANDISE
SE BOIT GLACE G.162 L

Rédaction : Julien Monnet et Victor Favrat.
J. Monnet, édit. resp.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.